

Le flash d'information commence, et comme à son habitude son père augmente légèrement le volume de la radio. Plongée dans ses pensées, Leila écoute les paroles de la speakerine d'une oreille distraite. Elle ne sait que trop bien que le pays va mal. Elle sait que son père est de plus en plus inquiet. Elle sait qu'il veut qu'elle s'en aille au plus vite. Il est de plus en plus convaincu que ce n'est pas un pays pour une femme, que c'est un pays qui dévore ses propres enfants. Elle sait aussi qu'il a encore des scrupules à l'envoyer vivre seule en France. A 18 ans, c'est peut-être un peu tôt pour une jeune fille, mais il répète sans cesse à Leila, comme pour se convaincre lui-même, qu'elle doit partir pour découvrir le monde. Leila n'écoute pas le flash d'informations parce qu'elle essaye de se protéger en tenant le réel à distance.

C'est son père qui réagit le premier. Le premier qui entend les mots lointains de la speakerine. Le docteur D. a été assassiné ce matin. Le père de Leila est sous le choc. Il répète plusieurs fois : ils ont tué D. Leila se fige. D. c'est le nom de famille d'Ali. Elle ne dit rien, regarde son père qui a le visage soudain très marqué. Il débarrasse machinalement la petite table de la cuisine. Ses mains tremblent.

Leila se demande s'il s'agit d'un parent proche. Il y a des milliers de D. dans le pays. Mais d'un seul coup elle a froid, on est en plein mois de juin et la journée est suffocante mais Leila est soudain glacée par la terreur. Puis elle se met immédiatement à transpirer. Une intuition monte en elle qu'elle espère du plus profond de ses entrailles, fausse. Des coups de couteau. Dans la rue. En bas de chez lui, au centre-ville. Le matin de ce 8 juin 1993. Leila regarde son père qui rince sa tasse de café sans dire un mot. Son visage déformé par la peine est livide. Elle ne lui a jamais vu ce regard. Elle ne trouve rien d'autre à dire que :

— Il y a un garçon au lycée qui a le même nom de famille. Elle croit avoir conjuré le sort.

\* \* \*

Salah lui dira au téléphone quelques heures plus tard que c'est malheureusement bien du père d'Ali dont il s'agit. Que c'est bien lui qui a été assassiné. Par *les fous de Dieu*.

C'est l'expression en vogue. Bien commode. Leila la trouve grotesque. Mais Salah ne relève pas sa remarque. Leila le fatigue un peu lorsqu'elle le reprend sur des expressions qu'il utilise comme tout le monde sans trop y réfléchir. Il a l'impression qu'elle répète une leçon bien apprise. Il devine même que c'est probablement pendant un repas que le père de Leila a dû signaler à sa fille qu'il trouvait l'expression grotesque et voilà qu'elle le répétait à Salah. Comme si cela changeait quoi que ce soit. Tout au long de la conversation, Leila essaye de décrire à son vieil ami d'enfance ce qu'elle ressent depuis l'annonce de la mort du docteur D. Elle ne comprend pas bien elle-même le torrent qui l'agite. Salah l'écoute et comprend qu'elle soit bouleversée. Il l'est lui aussi mais il ne se rend pas compte de ce qui se joue à cet instant.

On avait tué le père d'Ali. Le père d'un adolescent maladroit et rieur qui jouait parfois au foot avec son meilleur ami. Un garçon dont elle connaissait l'odeur depuis qu'ils s'étaient assis côte à côte toute une année en cours de mathématique, un garçon qu'elle trouvait plutôt drôle, un peu gauche et dont au fond elle ne savait rien. Elle savait en revanche ce que c'était que de perdre un parent même si elle ne pouvait pas se figurer la violence d'un assassinat. La stupeur que fait naître un meurtre. Après avoir raccroché avec Salah, Leila avait pleuré toute l'après-midi.

Elle a lu le soir-même et le lendemain tous les articles relatant l'assassinat. Son père avait été surpris qu'elle se jette ainsi sur chacun des journaux qu'il avait achetés. Elle lui avait dit en guise d'explication que le fils du professeur D. était au lycée avec elle. Qu'il avait été dans sa classe deux ans auparavant, qu'ils s'étaient même assis côte à côte toute une année en cours de mathématiques. Comme si ce détail importait. Son père ne l'avait jamais vu à la maison et Leila n'avait jusque-là jamais mentionné son nom. Il connaissait bien Salah et quelques autres qui venaient parfois travailler avec Leila ou regarder un film mais il n'avait jamais croisé Ali. Pendant le dîner, elle a posé mille questions à son père. Connaissait-il personnellement le docteur D. ? Que faisait concrètement un psychiatre ? Pourquoi avait-il été pris pour

cible ? Son père n'avait pas eu la force de répondre à toutes ces questions et il avait expliqué laconique que le docteur D. était un excellent psychiatre. Qu'un grand monsieur était mort. Un véritable visionnaire. La psychiatrie était pour lui, avait-il dit à Leila, un véritable combat. Un engagement de tous les jours.

Leila a songé que c'était mieux que l'année scolaire soit terminée et qu'Ali n'ait pas à aller au lycée avant la rentrée prochaine. Tout le monde aurait prétendu connaître Ali, être proche de lui, tout le monde aurait répété qu'il fallait tous les tuer, les exécuter sans forme de procès. Tous ces terroristes. Les éradiquer. Comme si c'était possible. Et comme si cela pouvait régler le problème de fond. Leila était soulagée de ne pas avoir à participer à cela, de ne pas avoir à être témoin de cela. Mais elle aurait tellement aimé voir Ali. Elle aurait tellement aimé lui parler. Le réconforter. Elle se demandait si elle allait parvenir à le faire avant la rentrée suivante. Elle demanderait peut-être à Salah de l'aider. D'arranger une rencontre. De passer ensemble voir Ali pour prendre de ses nouvelles.

À la fin du dîner, son père s'était immédiatement dirigé vers sa chambre. Les nouvelles de la journée l'avaient épuisé. En se levant, il avait posé sa main sur l'épaule de Leila et lui avait dit calmement :

— Ma fille, il faut que tu aies ton bac et que tu partes d'ici.

Se doutait-il qu'elle finirait par vivre en Amérique ? L'espérait-il ? Était-il même en mesure de l'imaginer ? Il ne lui a jamais rendu visite dans ce pays qu'il trouve bien trop éloigné. Il déteste le téléphone et utilise encore moins toutes les nouvelles technologies qui facilitent pourtant les échanges entre continents. Depuis qu'il s'est remarié, ses rapports avec Leila sont devenus plus distants, plus polis. Les silences se sont faits plus nombreux et plus longs. Il lui écrit parfois des lettres. Il continue à lui prodiguer des conseils de lecture. À deviner ce qui pourrait l'intéresser. Leila ne le remerciera jamais assez de lui avoir donné le courage de partir. De lui avoir fait confiance. S'il hésitait encore avant la mort du docteur D. à la laisser s'installer seule en France, il n'a plus pensé par la suite qu'à assurer le départ de sa fille dans de bonnes conditions.